MÈRE ANGÉLIQUE ET PASCAL

par Perle BUGNION-SECRÉTAN

Le 27 janvier 1656, la Mère Angélique écrit à son amie et dirigée Mme de Sablé: « Vous n'êtes au regard de Dieu qu'un misérable roseau que le vent briserait si vous n'étiez soutenue de la grâce. » On pense irrésistiblement à la Pensée la plus célèbre de Pascal. Celui-ci, qui fréquentait M^{me} de Sablé, a-t-il eu connaissance de la lettre de la Mère Angélique? Ce n'est pas impossible. Ou Pascal et l'abbesse ont-ils simplement, chacun de leur côté, pensé au vent courbant les roseaux de Port-Royal des Champs? L'image, d'ailleurs déjà biblique, était-elle courante à une époque où la France comptait encore de vastes surfaces de marais? M. Dorival ne le pense pas et fait remonter l'idée, chez Pascal, à une gravure de Jacques Calot. Tout récemment, M. Mesnard a invoqué, comme une source possible, un opuscule des chartreux. La question n'est pas là. Mais cette coïncidence m'a donné envie d'explorer de possibles relations. directes ou indirectes, entre la Mère Angélique et Pascal.

En effet, quand on pense « Pascal et Port-Royal », on pense aux liens entre lui, Pascal, et Arnauld, Nicole, M. Singlin et Le Maistre de Sacy, peut-être encore M. de Rebours, avec qui il s'était mal entendu, ou M. de Sainte-Marthe. Mais on ne pense guère au monastère lui-même, si ce n'est en fonction de Jacqueline? Et pourtant, à côté des amis scientifiques, du cercle du duc de Roannez, des Messieurs de Port-Royal, le monastère ne serait-il pas l'un de ces divers milieux que Pascal a observés, de celui du monde à celui de son opposé, le cloître? Leur fréquentation, leur connaissance ont nourri la vision de la condition humaine qui sera celle de l'apologiste, après l'avoir en quelque sorte formé.

Quand Pascal, à neuf ou dix ans, habite sur la paroisse Saint-Merri, il est dans le voisinage de la famille Arnauld. La réputation de la Mère Angélique s'est déjà répandue. Peut-être en entend-il parler par la dévote M^{me} de Boisy, mère de son amie Roannez, qui s'occupe beaucoup de lui.

A Rouen, par le curé Guillebert, il apprend à connaître Port-Royal et étudie les livres qui en fondent la spiritualité : les ouvrages de saint Augustin, le Discours de la Réformation de l'Homme intérieur de Jansénius, traduit par Robert Arnauld d'Andilly, l'Augustinus, les Lettres de Saint-Cyran, La Fréquente Communion d'Antoine Arnauld. Il est déjà l'un de ceux que la Mère Angélique appelle dans ses lettres « disciples de saint Augustin ». Il convertit sa famille. Il convertit Jacqueline.

Le frère et la sœur rentrent à Paris. Elle veut connaître Port-Royal. Blaise l'y conduit, et même peut-être l'y accompagne-t-il plusieurs fois. Bientôt, Jacqueline souhaite s'y faire religieuse. Elle réussit son « examen de passage » devant les Mères Angélique et Agnès et M. Singlin. Le principe de son admission est acquis, mais son entrée en religion est retardée de par la volonté de son père.

Pour s'éloigner de Paris en raison des troubles, peut-être aussi éloigner Jacqueline de Port-Royal, Etienne Pascal emmène sa famille à Clermont chez son autre fille, Gilberte Périer. Jacqueline y mène déjà une vie toute retirée, et elle reçoit des lettres de direction de la Mère Agnès, maîtresse des novices. On peut penser qu'elle donne à son frère, qui l'a convertie, connaissance des lettres de la Mère Agnès et lui fait lire son propre Mystère de la Mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A Port-Royal, les deux Mères Angélique et Agnès parlent entre elles de cette jeune Pascal qui commence son noviciat en exil à Clermont et sur qui déjà elles comptent pour prendre certaines charges au monastère.

A la mort de son père, Jacqueline veut entrer à Port-Royal sans plus attendre. Pascal essaie de retarder la chose, parce qu'il se sent doublement orphelin. Et il y a encore des problèmes financiers à régler pour le partage de la succession d'Etienne et la constitution de la dot de Jacqueline. Deux actes notariés

sont signés par la Mère Angélique et par Pascal à ce propos. L'un date du 8 juillet 1652, l'autre du 4 juin 1653. Ces deux dates encadrent une année difficile, au cours de laquelle il peut y avoir eu plus d'un entretien entre la Mère Angélique et Pascal.

On peut imaginer leurs rencontres à partir de la vivante description que Jacqueline fait de la dernière d'entre elles, à la veille de sa profession. La Mère Angélique se présente à leurs entretiens précédée de sa grande réputation d'autorité et de sagesse, que Pascal connaît de longue date. Elle est imposante, intimidante. Elle a quelques années de plus que n'aurait eu Antoinette Bégon si elle avait vécu, cette mère que Pascal a à peine connue. Pascal, évidemment, s'adresse à la Mère Angélique en lui disant « ma Mère », un mot qu'il n'a probablement guère employé jusque-là et qui est pour lui chargé d'un double sens. De son côté, la vieille abbesse — elle a soixante-trois ans, et à l'époque c'est déjà un grand âge — connaît parfaitement et la situation de Pascal et sa réputation de savant. Elle sait aussi qu'il a beaucoup étudié la « saine théologie » et que c'est lui qui a converti Jacqueline. Elle comprend les besoins de cet homme qui pour le moment est encore « du monde » et veut faire carrière. Il est plus jeune que ses neveux Le Maistre, contemporain de ses neveux d'Andilly. Elle est très proche d'eux tous. Antoine Le Maistre ne l'a-t-il pas consultée, en même temps que sa mère, avant de se mettre sous la direction de Saint-Cyran? et n'a-t-elle pas facilité l'installation des futurs solitaires à Paris d'abord, aux Granges ensuite?

Lors de la fameuse rencontre qu'elle relate avec tant de naïveté, à la veille de sa profession, Jacqueline se tourmente encore par désir de jouer les bienfaitrices à Port-Royal, alors que son frère n'aurait pas les moyens de lui constituer une dot dépassant de beaucoup la norme. La Mère Agnès essaie avec tendresse de la consoler, M. Singlin cherche un compromis. La Mère Angélique, apparue entre temps, prend les choses en main et surtout tire de la situation les enseignements spirituels qui s'imposent. Vis-à-vis de Jacqueline: elle lui fait prendre conscience qu'elle n'est pas encore complètement détachée du monde et de ses liens familiaux. Quant à Blaise, elle lui écrit:

Je suis obligée de vous dire, que je vous conjure au nom de Dieu de ne rien faire par considération humaine, et que, si vous ne vous sentez point disposé à faire cette aumône par esprit d'aumône, vous ne la fassiez point du tout. Voyez-vous, Monsieur, nous avons appris de feu M. de Saint-Cyran à ne rien recevoir pour la maison de Dieu qui ne vienne de Dieu. Tout ce qui est fait par un autre motif que la charité n'est point un fruit de l'esprit de Dieu, et par conséquent nous ne devons point le recevoir.

La Mère Angélique « ne mâche pas ses mots », c'est le moins que l'on puisse dire. Elle parle en directeur de conscience.

*

Les liens ne sont pas rompus entre Jacqueline et Blaise. Dès la fin de la même année 1653, les circonstances vont au contraire amener Pascal à prendre plus fréquemment qu'il ne s'y attendait le chemin de Port-Royal, et à entrer bientôt, lui et sa famille, véritablement dans l'orbite du monastère. En décembre, Gilberte Périer arrive chez son frère avec ses deux filles, Jacqueline et Marguerite. Elle espère trouver à Paris un médecin qui sache soigner l'œil de Marguerite, atteint d'une fistule lacrymale. Pascal, qui avait vu le début du mal lors de son séjour à Clermont en 1652, assiste sans doute à la consultation que Gilberte organise chez lui, des médecins Renaudot et Dalencé.

Un mois plus tard, en janvier 1654, Gilbert s'en retourne à Clermont, après avoir mis ses deux filles en pension, à Port-Royal. Au cours de l'année, Pascal se rend « souvent » au monastère pour voir Jacqueline et pour voir ses nièces, et surtout s'enquérir de Marguerite, dont le mal va en empirant. Il en donne des nouvelles aux Périer, et il n'est pas homme à le faire sans avoir assisté aux consultations des médecins. Elles ont lieu dans la chambre de M^{me} de Chazé, qui habite dans le périmètre du couvent. L'enfant y est amenée très probablement par la Sœur Catherine Passart, maîtresse des pensionnaires, accompagnée par l'une des sœurs qui lui sont adjointes pour le service des enfants, — on connaît leurs noms — ou peut-être par la Sœur Geneviève Pineau, cellérière et tourière.

Les futurs travaux de Pascal en 1655 impliquent des lectures et des recherches telles qu'on peut supposer qu'en ces mêmes années 1653 et 1654, il a déjà suivi de près l'actualité théologique et les publications port-royalistes sur le thème de la grâce, et qu'il a poursuivi l'étude des Écritures. Le 1^{er} octobre 1654, il déménage pour se rapprocher du monastère. Tout de suite, Gilberte y voit le signe qu'il veut changer de vie. C'est en effet l'engagement qu'il prend vis-à-vis de lui-même dans la nuit du 24 novembre, et que sanctionne son *Mémorial*. Il accepte de se soumettre à la direction de M. Singlin, qui se fait doubler par Jacqueline, puis remplacer par Isaac Le Maistre de Sacy. La fréquentation du monastère, d'une part, et ses recherches au cours des années 1653 et 1654, d'autre part — on en entend l'écho dans le *Mémorial* —, suggèrent qu'il y a eu un long mûrissement de sa vie intérieure, précurseur de l'ultime révélation.

L'année 1655 est marquée entre autres par la rédaction de *l'Abrégé de la Vie de Jésus-Christ* et par la préparation des *Écrits sur la Grâce*, mais ces travaux considérables n'empêchent pas Pascal de faire de « fréquentes et longues visites » à sa sœur Jacqueline, ni de s'occuper de la petite Marguerite.

1655 est aussi à Port-Royal une année de recherches pédagogiques auxquelles s'associe Pascal: méthode de lecture, dont se préoccupe Jacqueline pour ses pensionnaires, enseignement de la grammaire et des langues, utilité des lectures profanes pour les écoliers, etc.

La Mère Angélique et Pascal se sont-ils rencontrés depuis 1653 ?

Rien ne le dit, mais rien n'empêche de le penser. Il paraît assez vraisemblable que lors de sa retraite aux Champs, au début de 1655, chez le duc de Luynes puis aux Granges, alors qu'il suit les offices dans l'église des Champs, Pascal ait été présenter ses respects à l'abbesse. Il peut aussi l'avoir rencontrée lors de ses visites à Port-Royal de Paris. Il est probable que, de son côté, la Mère Angélique a continué à s'intéresser à ce frère de Jacqueline qu'elle affectionne, à ce jeune et brillant savant dont elle avait pris la mesure, qu'il se fût agi de sa valeur ou des obstacles qu'il devait encore surmonter sur le chemin d'une complète conversion. Toujours est-il que dans les premiers jours de janvier 1656, elle écrit à son frère Antoine Arnauld, qui doit se cacher dans Paris, que Pascal va le rejoindre et que « c'est bon pour le spirituel ». Éloge exceptionnel, et que la Mère Angé-

lique n'aurait pas prononcé si elle n'avait pas suivi l'évolution de Pascal depuis leurs rencontres de 1652 et 1653.

La campagne des *Provinciales* commence, occasion d'une étroite collaboration de Pascal avec Arnauld et Nicole. Mais Pascal, qui se dissimule sous le nom de M. de Mons, continue à se rendre à Port-Royal pour voir Jacqueline et pour suivre l'état de santé de sa nièce. En mars 1656, il envoie à Florin et Gilberte Périer des nouvelles alarmantes, il insiste pour que Florin ne tarde pas à venir à Paris. Mais le 24 de ce même mois, c'est l'attouchement de la Sainte Épine, et la guérison de Marguerite.

La Mère Angélique est aux Champs. Elle ne connaît les circonstances de cette guérison que par ce qu'on lui en raconte. Elle n'est pas interrogée lors de l'information menée par l'autorité ecclésiastique de Paris, et rien ne laisse supposer, encore que ce soit possible, qu'elle ait rencontré Pascal à l'occasion de ces événements. Ceux-ci vont cependant multiplier les liens entre Pascal et sa famille d'une part, le monastère d'autre part, et les rendre même indéfectibles. La guérison de Marguerite Périer est lue comme un signe adressé en même temps à Port-Roval alors persécuté et à Pascal qui le défend. Et on peut constater une remarquable similitude dans la façon dont la Mère Angélique et Pascal traitent le « miracle ». La première réaction de la Mère Angélique est de recommander la prudence. Elle minimise l'importance qu'on attache à la guérison physique et insiste sur ce que les vrais miracles sont les conversions. Elle craint toute exploitation du miracle et veut avant tout qu'on en tire une lecon spirituelle, notamment pour la miraculée. Elle se méfie des autres guérisons qu'on tend à imputer à la Sainte Épine et que Port-Royal ne peut contrôler. Signe manifeste : elle attend un mois pour raconter l'événement à sa confidente, la reine de Pologne, et elle le fait avec sobriété. La semaine suivante, cependant, elle compare le miracle de la Sainte Épine, qui a momentanément suspendu les attaques contre Port-Royal, avec l'intervention de la Vierge Noire de Czestochowa, qui avait sauvé Cracovie de l'assiégeant.

La même sobriété caractérise la déposition de Pascal au cours de l'information de l'Église. Ce pourrait être le procèsverbal d'une expérience de physique. Il veut croire, certes, que

Dieu a envoyé un signe à Port-Royal, et il le relève au bénéfice du monastère :

Ces filles étonnées de ce qu'on dit qu'elles sont dans la voie de perdition, que leurs confesseurs les mènent à Genève, qu'ils leur inspirent que Jésus-Christ n'est point dans l'Eucharistie... Qu'arrive-t-il là-dessus? Ce lieu qu'on dit être le temple du diable, Dieu en fait son temple. On dit qu'il en faut ôter les enfants, Dieu les y guérit...

Et dans un premier temps, Pascal veut faire de la question du miracle le pivot de cette *Apologie* à laquelle il pense depuis longtemps. Mais la multiplication même des « miracles », le déchaînement de railleries et de polémiques, la rapide reprise des persécutions contre Port-Royal, ses propres réflexions enfin le persuadent bientôt qu'il lui faut chercher une base plus solide, qui corresponde mieux à son système logique, s'il veut convaincre les libertins. La religion chrétienne est une totalité trop vaste : seul lui convient ce fondement immobile qu'est la parole de Dieu» (Angélique de Saint Jean). « Les miracles et la vérité sont nécessaires à cause qu'il faut convaincre l'homme entier, en corps et en âme », dira Pascal. Il faut mettre les vérités à la portée de ceux dont on espère la conversion, les toucher dans leur vie à eux, susciter chez eux une prise de conscience.

Il y aura bien à Port-Royal un miracle, au sens même de la Mère Angélique, c'est la vocation de Charlotte de Roannez, appelée par Dieu alors qu'elle est en route pour aller adorer la Sainte Épine. Cette vocation touche profondément la Mère Angélique qui écrira plus tard à Charlotte: « Je vous suivais en esprit dans les exercices où Dieu vous donnait de la joie. » Elle s'est donc sans doute occupée personnellement, ou avec la Mère Agnès, de la réponse à donner à la jeune fille. Et ce n'est pas faire preuve de trop d'imagination que de penser qu'il y a eu consultation ou même concertation entre la Mère Angélique, M. Singlin et Pascal. On voit en effet que Pascal fait lire à M. Singlin et à Jacqueline les lettres de Charlotte... Aurait-il d'ailleurs désiré se charger seul de la direction de sa jeune amie ?

La politique toujours strictement observée à Port-Royal est de ne pas exercer de pression : la conversion peut également

déboucher sur l'entrée en religion ou sur la poursuite d'une vie chrétienne dans le monde. La stratégie est ainsi fixée à l'égard de Charlotte. En raison de ses liens avec les Roannez, Pascal sera le porte-parole de Port-Royal, et il s'affirme ici aussi bon théologien que délicat psychologue. Il ne parle pas d'entrée en religion, mais seulement de la vie chrétienne. Rien ne montre mieux l'unité de pensée et l'intimité des liens entre les disciples de saint Augustin que cette forme de direction partagée habituelle à Port-Royal, où parfois l'une des parties est un laïc. On en trouve des exemples dans les lettres de la Mère Angélique.

Revenons un instant sur la campagne des *Provinciales*, que Pascal poursuit en même temps qu'il correspond avec Charlotte, emmenée en Poitou par son frère. On connaît — et Pascal ne peut pas ne pas connaître — le silence réprobateur de la Mère Angélique: elle craint les polémiques et n'aime pas qu'on manie l'arme de l'ironie en matière de religion. Elle est aux Champs au début de 1657. Nicole est à Vaumurier. L'a-t-elle convoqué à son parloir pour lui dire ce qu'elle pense? Le fait est que la publication de la dix-huitième *Provinciale* est retardée de mars à mai, et que la dix-neuvième reste à l'état de notes dans les liasses enfilées de Pascal.

**

Ne cherchons pas plus loin. Un mot me semble s'imposer comme un « pont » entre la Mère Angélique et Pascal, un mot qui dit les ressemblances, les affinités, et aussi des influences directes ou indirectes, en tout cas des convergences dans les attitudes, c'est le mot rigueur. Rigueur chez la Mère Angélique dans l'obéissance à la règle de saint Benoît, dans l'exercice de ses charges et la défense de ses prérogatives vis-à-vis des autorités extérieures, dans ses relations avec ses dirigées. Rigueur chez Pascal, mathématicien, géomètre attaché aux définitions de noms, physicien travaillant sur l'expérience, logicien et philosophe, imposant la distinction entre les trois ordres du corps, de l'esprit et du cœur. Rigueur chez l'un et chez l'autre dans l'observation des exigences, des mêmes exigences de la vie spirituelle et de la recherche de la perfection chrétienne: suivre les offices, lire l'Écriture, prier, pratiquer la charité, s'agenouiller avant d'écrire une lettre de direction, « s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet », se confier à Dieu, aimer Dieu « qui fait tout », comme dit la Mère Angélique.

*

Malgré le miracle de la Sainte Épine, les persécutions s'aggravent contre Port-Royal. En 1661, l'Assemblée du Clergé décide d'imposer à tous les religieux, y compris les religieuses, la signature d'un formulaire qui aurait signifié la condamnation des cinq propositions comme étant de Jansénius. Arnauld, Nicole. Pascal cherchent en tâtonnant un compromis. Au même moment, la Mère Angélique, dans l'une de ses dernières lettres. supplie l'abbesse en fonction « de ne pas branler ». Comme elle est à l'article de la mort, on ne lui demande pas de signer le formulaire. L'aurait-elle fait ? On ne le sait pas. Mais comme le dit Sainte-Beuve lui-même, elle aurait été « la plus capable peut-être d'embrasser l'ensemble [de la situation], si son humilité de servante du Seigneur lui avait seulement permis de songer un seul instant à ces questions ». Elle souhaite avant tout tenir son abbaye en dehors des querelles, elle est certaine que Dieu de toute facon fera triompher la Vérité, même si Port-Royal doit périr. Elle meurt le 6 août 1661.

Jacqueline Pascal, qui a accepté le compromis, meurt le 4 octobre, du regret d'avoir cédé. La Mère Angélique de Saint Jean apprend la nouvelle par Gilberte Périer à qui elle répond en parlant de « douleur commune ». Sa lettre contient aussi un message de sympathie pour Florin Périer, et cette mise en garde : « M. Périer n'avait rien dit à M. Paschal. » Elle ajoute : « M. de Roannez est ici, et j'en suis bien aise... » Le cercle des amis est uni dans la douleur comme il l'avait été dans la joie de la guérison de la jeune Marguerite.

Gilberte apprend à son frère la mort de Jacqueline. Il « ne dit autre chose, sinon "Dieu nous fasse la grâce de mourir aussi chrétiennement". ». Il s'écarte dès lors d'Arnauld et de Nicole, afin de se retirer des controverses et de l'ambiguïté des accommodements. Il meurt le 19 août 1662, fidèle à la Mère Angélique, sans avoir « branlé ».

La Mère Agnès survit à la Mère Angélique, à Jacqueline, à Blaise. A la mort de Pascal, elle écrit à M^{me} de Sablé. Sa lettre

n'a pas la beauté de la phrase lapidaire de la Mère Angélique : « M. Pascal, c'est bon pour le spirituel ». Mais c'est un autre précieux témoignage, reflet d'une expérience personnelle, sur le rayonnement de Pascal, sur ses rapports avec le monastère, sur ses liens, ses échanges non seulement avec les Messieurs, mais aussi avec les dames amies de Port-Royal :

Pourriez-vous croire, ma très chère sœur, que je fusse insensible à la perte que vous avez faite; et qu'en pleurant la nôtre propre et celle que l'Eglise a faite d'un de ses plus fidèles défenseurs, je ne me fusse pas représenté le regret que vous auriez de vous trouver privée d'une consolation si douce, comme celle que vous receviez d'une personne qui vous honorait, non pas comme tant d'autres qui ne considèrent que ce que vous méritez par des qualités singulières; mais qui vous regardait par les veux de la foi; ce qui lui donnait un zèle et un amour pour votre âme qu'il aurait voulu servir aux dépens de sa vie ? Et c'est ce qui vous fait ressentir cette solitude terrible de vous voir délaissée d'un ami si fidèle qui ne laisse point son semblable après lui, excepté les autres qui ont le caractère aussi bien que la charité et l'affection pour votre salut. Je prie Dieu. ma chère sœur, qu'il remplisse ce vide, et qu'il fasse par lui-même ce qu'il faisait par cet instrument de sa grâce et de sa miséricorde sur vous.